

LE TERRITOIRE PORTUGAIS AVANT LE PORTUGAL : DES RACINES OU DES PRECEDENTS ? ESSAI DE REFLEXION GEO-HISTORIQUE

STÉPHANE BOISSELLIER
UNIVERSITÉ DE POITIERS

RÉSUMÉ

L'identité du Portugal a donné lieu à de nombreuses thèses; depuis longtemps, beaucoup d'entre elles sont continuistes, fondées notamment sur ce que l'on pensait être l'*ultima ratio*: les facteurs environnementaux. En considérant qu'un territoire tel que le royaume portugais, quasiment achevé, du point de vue spatial, vers 1250, est le produit de systèmes (échanges économiques, liens entre communautés locales, réseau politique) et d'une identité, on tentera de réfléchir dans la longue durée sur les rapports entre la forme de ce territoire et celle des unités qui l'ont précédé depuis les provinces romaines de Lusitanie et de Galice: y a-t-il continuité, répétition ou coïncidence ? Ecartant le problème des frontières en tant que tel (le passage de limites fortement volontaristes en des points précis), en considérant que leur tracé global (mais non pas dans le détail) est toujours imposé par des processus lourds de polarisation, on adoptera une approche comparatiste de ces « préfigurations » du Portugal.

L'opiniâtreté du Portugal à s'affirmer et à survivre en tant qu'entité se manifeste, à partir du début du XII^e siècle, avec une intensité et une précocité (par rapport à la formation de l'Etat) telles qu'il faut aller en chercher des racines identitaires avant l'apparition d'un pouvoir politique autonome. Méthode inévitable mais dangereuse : il faut savoir jusqu'où ne pas aller trop loin (i.e. ne pas remonter trop haut), sous peine d'être accusé, comme le fut le grand historien de l'identité médiévale hispanique, C. Sánchez Albornoz, d'« hispanisme géologique » — dans notre cas, de lusitanisme géologique !

Les thèses nationalistes, pour qui l'ancienneté et la continuité sont des valeurs essentielles, faisant remonter la culture et le peuple portugais aux Lusitaniens celtes (thèse humaniste, dès le XVI^e siècle) ou même aux ramasseurs de coquillages paléolithiques ou aux constructeurs de dolmens (thèses ultra-nationalistes des XIX-XX^e siècles), n'ont donc pas à être retenues¹. Mais, comme la comparaison est une clé de compréhension dans la réflexion historique, une brève observation des « archétypes » (au sens des spécialistes de la littérature) du territoire et de l'Etat portugais n'est pas sans intérêt.

D'ailleurs, la référence à un passé lointain est inévitable, car, même en se situant dans un temps plus court, entre l'invasion arabe (711-716, dans cette partie de la Péninsule ibérique) et le XIII^e

1. A ce sujet, une saine mise au point chez Ribeiro, Orlando, « Formação de Portugal », *A formação de Portugal*. Lisboa : Instituto de Cultura e Língua Portuguesa, 1987: 19-64. La dimension historiographique de cette question est particulièrement bien restituée par l'introduction de José Mattoso à la réédition de Alexandre Herculano: Matoso, José, « Prefácio », Herculano, Alexandre, *História de Portugal desde o começo da monarquia até o fim do reinado de Afonso III*, José Matoso, éd. Lisbonne : Livraria Bertrand, 1980-1981 (2^e-4^e éd. 1862-76): I, 4-22.

siècle, on admet tacitement que l'idéologie motrice de la Reconquête est la reconstitution d'une unité perdue; mais l'unité de quoi ? Au-delà du triomphe d'une foi sur une autre, qui est peu territorialisé, il faut bien donner une définition spatiale. Pour le royaume d'Asturies-León, avant ses démembrements successifs, on peut admettre que la référence est le royaume wisigothique (dont la configuration spatiale est claire, puisque péninsulaire, i.e. bornée principalement par des littoraux); mais pour les principautés de Castille et Portugal, issues du León et pourvues chacune de leur propre front contre al-Andalus, quel espace référentiel « restaurer » ?

Dans cette optique, il est inutile de retracer longuement l'évolution événementielle ancienne, et on s'interrogera plutôt sur l'existence de structures « de longue durée ». Dans la problématique des « préfigurations » du Portugal, certains ont invoqué un sentiment identitaire de longue durée transmis par la mémoire collective et la continuité des institutions englobantes ou locales ; d'autres, en suivant des modèles géographiques, ont étayé la thèse d'une continuité par la dimension territoriale, soit d'origine environnementale, soit culturelle², car le tracé des unités politico-administratives a la vie dure, et, par une sorte de « mémoire des lieux », peut parfois résister aux changements de contenu social et politique les plus radicaux. Certes, plus personne ne se hasarde à penser que des limites linéaires de grandes entités se maintiennent sur le terrain — si elles y ont jamais existé — depuis l'époque romaine jusqu'au XIII^e siècle ; mais on peut avancer que l'implantation des groupes humains, leurs réseaux d'échanges économiques, leurs parlers... constituent des facteurs objectifs (inconscients) qui occupent à peu près toujours le même espace sur une très longue durée — car se perpétuant sans évolutions suffisantes pour modifier leur territorialité³.

Mais cette dimension spatiale, impliquant un très grand nombre de facteurs, est difficile à aborder, car le nombre d'éléments concrets auxquels se raccrocher est très faible, et les modèles géographiques, résolument « contemporanéistes », ne nous fournissent pas vraiment de quoi penser efficacement les systèmes spatiaux anciens ni leur évolution dans la longue durée (malgré les origines historiennes de la notion de « région »)⁴. Par ailleurs, notre réflexion se fonde inévitablement sur l'observation de cartes⁵; or, la ressemblance éventuelle des formes spatiales ne préjuge en rien des configurations sociales qui les ont mises en oeuvre: même dans ses mécanismes les plus matériels, la territorialité d'une province romaine n'est pas celle d'un royaume féodal, comme, à une

2. Cette thèse des « racines lointaines » du territoire portugais, déjà formulée par J. Cortesão, a été portée et scientifiquement étayée dans les synthèses de Torquato de Sousa Soares, particulièrement : Soares, Torquato de Sousa, « Carácter e limites do Condado Portugalense (1096-1128) », *Papel das áreas regionais na formação histórica de Portugal. Actas do 1^o colóquio*, Lisboa 1975. Lisbonne : Academia Portuguesa da História, 1975 : 9-22; en dernier lieu, Soares, Torquato de Sousa, *Formação do estado português (1096-1179)*. Trola: Sólivos de Portugal, 1989.

3. Sur ce concept de territorialité, que nous utiliserons ici sans pouvoir l'explicitier, voir des réflexions beaucoup plus approfondies dans Boissellier, Stéphane, « Introduction à un programme de recherches sur la territorialité : essai de réflexion globale et éléments d'analyse », *De l'espace aux territoires : pour une étude de la territorialité des processus sociaux et culturels en Méditerranée occidentale médiévale. Actes de la table-ronde, Centre d'Etudes Supérieures de Civilisation Médiévale (Poitiers), 8-9 juin 2006*, Stéphane Boissellier, dir. Turnhout : Brepols, 2010, sous presse ; de même, les contributions introductives de Mousnier, Mireille ; Cursente, Benoît, dir. *Les territoires du médiéviste*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2005.

4. Voir, par exemple le bref chapitre consacré à la « chronogéographie » : Antoine Bailly, dir. *Les concepts de la géographie humaine*, Paris : Armand Colin, 2004 : 223-228, qui utilise surtout des concepts sociologiques et renvoi à une bibliographie qui n'a plus progressé depuis 1980. Plus développé, l'essai de réflexion commune d'un médiéviste et d'un géographe historisant : Boissellier, Stéphane ; Baron, Nacima, « Sociétés médiévales et approches géographiques : un dialogue de sourds ? », *Être médiéviste au XXI^e siècle, Colloque SHMES, Evry-Versailles-Marne la Vallée, 31 mai- 2 juin 2007*, Paris : Publications de la Sorbonne, 2008 : 163-177.

5. Notamment l'excellent Mestre Campí, Jesús ; Sabaté, Flocel, *Atlas de la « Reconquista », La frontera peninsular entre los siglos VIII y XV*, Barcelona : Ediciones Península, 1998.



autre échelle, la capacité de polarisation d'un réseau impérial de *civitates* et de routes n'est pas celle d'un ensemble d'évêchés médiévaux. Des facteurs sociaux restant stables à l'échelle de quelques générations n'engendrent pas, sous prétexte qu'ils se combinent de façon complexe, une structure spatiale (un territoire politique) immuable sur une très longue durée.

1. Une logique géographique ?⁶

Jusque dans des ouvrages récents et d'excellente qualité, les historiens se croient tenus de souscrire à l'insupportable « introduction géographique à l'histoire »⁷, brossant une fois pour toutes une toile de fond de géographie physique et humaine, qui, telle un décor de théâtre, n'interviendra plus dans l'action. J'essaierai d'échapper à ce piège en ne présentant ici que les thèses déjà émises par les historiens et géographes du Portugal, notamment ce qui concerne l'influence des éléments du milieu les plus extérieurs à l'homme (grands traits du relief, position par rapport aux autres pays, constantes climatiques) sur la formation du Portugal. Le problème vaut d'être évoqué : tout comme certains ethnographes ont tenté de voir dans une race (lusitanienne) la clé de l'identité portugaise, nombreux sont les géographes, depuis E. Reclus jusqu'au géographe allemand H. Lautensach, à essayer de voir dans le territoire portugais une unité « naturelle » ; le grand géographe O. Ribeiro, par ailleurs partisan de la position culturaliste d'une identité portugaise de longue durée, a fait justice de ces thèses.

1.1 Le Portugal et l'extérieur : la terre et la mer

Il faut prendre tout d'abord le territoire portugais en bloc ; comme il n'a quasiment plus évolué depuis 1297 (traité d'Alcañices), sa forme actuelle vaut pour sa phase médiévale — au moins à partir de la fin de la Reconquête (1250). Au-delà de son « contenu » et en rapport avec lui, la forme même qu'a acquis le pays (un rectangle au bord de la mer) explique son fonctionnement territorial et constitue peut-être un élément d'identité « objective » (i.e. dont les hommes du Moyen Âge, faute de cartes, n'ont pas eu conscience). Territoire régulier et assez massif, quoique délié (560 km du nord au sud sur 160 km, en moyenne, d'est en ouest), couvrant 90000km², le Portugal est une bande côtière assez étroite — aucun lieu n'est éloigné de plus de 200 km de la mer —, et les fréquentes inimitiés avec le León-Castille ne favorisent pas les relations ouest-est. Ce caractère littoral accentue l'excentricité du pays aux échelles péninsulaire et européenne : le Portugal tout entier, fournissant à l'Europe son cap le plus avancé dans l'Atlantique (le Cabo da Roca), en constitue un confin océanique. Le cabotage maritime offre des possibilités de communication à ce pays étiré le long du litto-

6. Voir, en français, la synthèse commode de Ribeiro, Orlando. « La terre et l'homme », Portugal. Huit siècles d'histoire au service de la valorisation de l'homme et du rapprochement entre les peuples. Bruxelles : Commissariado Geral de Portugal para a Exposição Universal e Internacional de Bruxelas de 1958, 1958 (tirage à part, en traduction française, de Ribeiro, Orlando. « Um povo na Terra », Portugal. Oito séculos de História ao serviço da valorização do homem e da aproximação dos povos. Lisbonne : Commissariado Geral de Portugal para a Exposição Universal e Internacional de Bruxelas de 1958, 1958: 33-38). On trouve une excellente réflexion géographique d'historien chez Durand, Robert. *Histoire du Portugal*. Paris : Hâtier, 1992 : 11-14.

7. Par exemple : Duby, George, dir. *L'Histoire de la France*, Paris : Larousse, 1970-1991 ; Mattoso, José, dir. *História de Portugal*. Lisboa : Círculo de Leitores, 1992-1994. Ces chapitres, écrits par les meilleurs spécialistes, sont souvent remarquables et vont, dans leur contenu, au-delà du déterminisme que nous dénonçons (lui préférant un « possibilisme »), mais c'est leur place dans l'économie de la réflexion historique qui pose problème : situés en préambule, ce qui rend hommage à l'importance des structures spatiales, ils ne peuvent exposer que des phénomènes de « longue durée », alors que les rapports entre l'homme et le milieu évoluent sans cesse au fil es configurations sociales.

ral, et les hauts fonds poissonneux du plateau continental océanique favorisent une occupation littorale et la pratique de la navigation. Plus encore, l'opposition entre l'ouverture des zones côtières et le compartimentage des zones intérieures, tout au moins dans la moitié nord du pays, explique que se soit fixé un itinéraire terrestre majeur suivant la côte depuis Braga jusqu'à Lisbonne — éclipçant la voie maritime pour les liaisons courtes, ce qui conduit d'ailleurs à écarter la thèse, plus poétique et sentimentale que scientifiquement fondée, d'une « vocation maritime » portugaise.

Quoiqu'il ne soit pas une simple façade maritime, donc, et possède un véritable arrière-pays (au moins aussi peuplé que le littoral), un espace aussi peu continental que le futur Portugal est forcément polarisé par la mer : divisant classiquement la Péninsule ibérique en trois parties longitudinales (l'est, le centre et l'ouest), le grand anthologiste andalou « portugais » de la fin du XI^e siècle, Ibn Bassam de Santarém, présente l'Occident (*Gharb*) d'al-Andalus comme une région polarisée par Séville, sa capitale (*madīna ḥadīra*), et constituée par « les zones côtières de l'océan 'romain' qui appartiennent à cette région »⁸. D'ailleurs la seule véritable logique géographique (matérielle) qui unifie le pays est que l'essentiel de son territoire constitue *grosso modo* la zone où les plateaux continentaux de la Meseta ibérique s'abaissent progressivement vers l'ouest, formant un amphithéâtre ouvert sur l'Atlantique⁹. En outre, le relatif enclavement du pays par rapport au « continent » ibérique, adossé qu'il est à un royaume voisin souvent hostile, explique que ses relations extérieures lointaines passent largement par l'océan. A cet égard, l'annexion de l'Algarve (ultime conquête sur les musulmans) au milieu du XIII^e siècle, outre qu'elle octroie d'un seul coup quelque 200km de littoral supplémentaire au Portugal, contribue au développement de la navigation : seule province à avoir des relations difficiles avec le reste du Portugal (car isolé par des reliefs prononcés) tout en offrant des productions agricoles et maritimes spécifiques et appréciées qui la forcent à commercer, l'Algarve doit communiquer par bateau, surtout avec Lisbonne, et cette liaison est la première dans l'histoire du pays à ne pas être sous forme de cabotage (à cause de l'absence de port notable entre Setúbal et Lagos), préparant ainsi la grande navigation atlantique.

Cependant, l'actuelle primauté des villes maritimes (Lisbonne, Porto, Faro, Setúbal) est moins prononcée depuis l'Antiquité romaine jusqu'au X^e siècle (même en y incluant les villes non littorales liées à la mer, comme Braga, Coimbra ou Alcácer). En effet, d'un point de vue géostratégique, l'Atlantique n'a rien à voir avec la Méditerranée comme espace de relations : la « mer ténébreuse » n'a pas de rivage connu vers l'ouest avant 1492, et les pays qui bordent l'Atlantique sont donc les seuls à fréquenter assidûment ses flots. Or, au moment de la formation du Portugal, s'opposent depuis plusieurs siècles deux façades océaniques : l'une, au nord, de la Norvège à la Galice, est chrétienne, et l'autre, au sud, de Lisbonne au Sénégal, est musulmane ; c'est précisément la Reconquête ibérique, du nord vers le sud, qui dilate la 1^{re} façade aux dépens de la 2^e, et le Portugal est la zone où s'opèrent ces bouleversements — conduisant d'ailleurs à l'abandon de nombreux petits habitats côtiers. Le littoral portugais ne constitue donc pas une « condition naturelle » donnée dès le départ, d'autant plus que l'insécurité militaire de la côte, liée à la bipartition entre le royaume asturien et l'Etat andalou, a été aggravée aux IX-X^e siècles par la piraterie normande. En outre, il ne faut pas céder à un « déterminisme routier », attribuant aux communications (maritimes en

8. En revanche, il ne particularise pas le Levant andalou par la présence de la Méditerranée (mais par la présence d'une marche militaire contre les chrétiens) : voir la traduction italienne du préambule de son oeuvre dans Soravia, Bruna. « L'introduzione d'Ibn Bassam al *Kitāb al-dhahira fī mahasin ahl al-djazīra* : presentazione e traduzione », *Bataliūs II. Nuevos estudios sobre el reino taifa de Badajoz*, Fernando Díaz Esteban, éd. Madrid : Letrúmero, 1999 : 253-271.

9. L'altitude moyenne du Portugal est de 240 m contre 660 pour l'Espagne.



l'occurrence) le rôle moteur dans la formation des unités culturelles, économiques et politiques — quoiqu'il soit préférable, à tout prendre, au déterminisme topographique et climatique. D'ailleurs, si le territoire actuel a presque autant de façade maritime que de frontière terrestre¹⁰, le Portugal primitif, lui, avec 200km de côtes pour quelque 800km de limite continentale, est beaucoup moins ouvert sur la mer, et c'est, là encore, la Reconquête qui, par son orientation nord-sud, a « littoralisé » le pays.

Un dernier problème géographique est celui de la séparation d'avec les royaumes limitrophes de León et de Castille (de Castille-León unifié en 1037-1157 puis, définitivement, à partir de 1230). Aux X- XIe siècles, le futur Portugal (entre les fleuves Minho et Mondego) constitue une marche militaire méridionale de la Galice (province léonaise) contre al-Andalus ; sa formation obéit donc à une géostratégie politico-militaire. Certes, il se trouve que le paysage littoral oppose nettement, au nord la zone « galicienne » des *rias*, ces profonds fjords allant de la Corogne à Vigo, et au sud un littoral « portugais » beaucoup plus rectiligne (à l'exception de la ria d'Aveiro). Mais dans les terres, ce déterminisme est très atténué. S'il existe bien une opposition topographique globale entre le Portugal et les régions plus à l'est, les frontières du Portugal naissant, couvrant une zone entre le Minho et Coimbra, n'ont rien de « naturel » dans leur tracé de détail — pas plus que celles de la partie méridionale du royaume gagnée après 1130. Les traits les plus marquants du paysage (les grands fleuves, auxquels il faut joindre les chaînes montagneuses du système central, notamment la Serra da Estrela, et la cordillère d'Algarve), globalement orientés SW-NE, coupent le pays au lieu de le définir ; au contraire, le Douro et le Tage, plus navigables au Moyen Âge qu'actuellement, mettent en communication aisée le Portugal et la Castille quand la volonté politique ne s'y oppose pas. La frontière, telle qu'elle se définit jusqu'en 1297, s'appuie bien çà et là sur des éléments topographiques majeurs, surtout des tronçons de fleuves (de brefs morceaux du Minho, du Douro, du Tage et des parties plus importantes du Guadiana), mais c'est à cause de la fidélité à de très vieilles circonscriptions plus que par l'influence directe des éléments naturels ; quant aux reliefs montagneux réputés isoler nettement le Nord-Est du Portugal, ils appartiennent à un ensemble de chaînes plus vaste, au sein duquel la frontière aurait pu être aussi nette... ailleurs. Comme l'ensemble de l'espace portugais, la frontière utilise localement les potentialités du milieu — qui peuvent même parfois s'imposer momentanément à la volonté — mais est due dans sa globalité à la volonté des hommes et au poids du passé¹¹.

1.2 La diversité interne

L'identité portugaise n'est pas frappante non plus quand on observe la mosaïque de paysages qui compose le territoire ; dans son essai majeur sur « l'identification du pays », J. Mattoso consacre d'ailleurs le plus gros de ses deux volumes à « l'opposition » entre les régions — en se soumettant

10. 832 km contre 1215 (mais c'est parce que la frontière terrestre, plus « politique » puisque en confront avec un autre Etat, est plus tourmentée dans le détail). La frontière terrestre du nord du Portugal actuel est longue de 339 km et oblique brusquement vers le sud pour constituer une frontière orientale sur 876 km.

11. Un bon exemple de cette différence d'échelle dans le rapport complexe entre le milieu et la volonté politique est la région de Riba Côa : si cette étroite bande de terre entre deux affluents méridionaux du Douro, actuellement portugaise, est colonisée par des Léonais au XIIe siècle, c'est probablement parce qu'elle appartient topographiquement aux plateaux de la Meseta castillane (dont l'abaissement constitue la frontière luso-castillane) ; mais cette identité de paysage se retrouve aussi dans la zone de Miranda do Douro, qui a été intégrée dès l'origine dans le comté primitif du Portugal.

peut-être un peu trop au déterminisme des géographes¹². Certes, les recherches manquent pour s'assurer que la diversité était aussi prononcée au Moyen Âge, mais eût-elle été moindre qu'elle n'en serait pas moins considérable; cela n'a rien d'étonnant : malgré la taille modeste du pays, celui-ci est trop vaste pour ne pas présenter une variété locale et régionale notable.

Les géographes ont souligné depuis longtemps les contrastes topographiques entre le littoral et l'intérieur ; en outre, ce dernier peut être fortement plissé (dans le Centre du pays et dans l'extrême nord-est) ou au contraire très ouvert (surtout au sud du Tage), contraste engendrant une opposition altitudinale globale de part et d'autre du Tage¹³. Cette opposition, peut-être plus importante que la différenciation topographique globale avec la Castille, a des effets majeurs : la difficulté des communications dans le nord du Portugal, autant (sinon plus) au sein du pays que par rapport à la Castille, implique un particularisme local, tandis que l'ouverture méridionale vouerait la région à être plutôt liée avec l'est s'il n'y avait la tradition antique de séparation entre Lusitanie et Bétique¹⁴. De plus, comme on l'a vu, trois grands fleuves, le Douro (que l'espagnol nomme Duero), le Mondego (le seul à ne pas être partagé avec la Castille) et le Tage, traversent le pays d'est en ouest et le compartimentent — il est vrai que c'est leur utilisation par les hommes, comme frontières contre les musulmans du sud, qui en fait des séparations internes nettes.

Les contrastes climatiques opposent aussi un nord-ouest de régime océanique, pluvieux et à faibles contrastes saisonniers, au reste du pays, plus continental en se rapprochant de la frontière espagnole ou nettement méditerranéen au sud-ouest du Tage. Cependant, l'opposition climatique entre littoral et intérieur n'est pas aussi prononcée que leur contraste topographique : au nord du Tage, les influences océaniques pénètrent loin à l'intérieur des terres (sauf en Trás-os-Montes), tandis qu'elles sont uniformément faibles — i.e. même près des côtes — dans le sud « méditerranéen ». Ces différences se combinent avec la situation et avec le relief, déjà évoqués, mais aussi avec la qualité des sols (qui induit le couvert végétal) ou encore le degré de concentration de l'habitat (largement lié aux activités économiques et à la seigneurie socio-politique) pour définir de nombreux « pays », nettement distincts dans leur aspect. Cette diversité de paysages, tout à fait étonnante et quasiment unique en Europe sur un si faible espace, a d'ailleurs engendré la thèse majeure d'un dualisme entre « Portugal atlantique et Portugal méditerranéen »¹⁵ ; à cette conception, largement fondée, quant à la géographie humaine, sur des observations ethnographiques datant du XIXe siècle, on pourrait préférer un dualisme plus durable entre Portugal septentrional et méridional, de part et d'autre d'une zone intermédiaire qui s'étend du système montagneux central au Tage. Sans atteindre l'autosuffisance démographique, économique et culturelle, les régions du Portugal médiéval mènent l'essentiel de leur existence dans une logique endogène ; la lenteur des liaisons, la force des particularismes socio-économiques et culturels et plus encore l'esprit de clocher (i.e. une volonté localiste) impliquent que, ici comme dans tout l'Occident mé-

12. Mattoso, José. *Identificação de um País. Ensaio sobre as origens de Portugal 1096-1325*. Lisbonne : Editorial Estampa, 1988 : 1 (*eposição*), II (*composição*).

13. 95% des terres de plus de 400 m d'altitude se trouvent au nord du Tage tandis que 63% des terres méridionales sont en dessous de 200 m d'altitude.

14. A l'échelle locale, qui est plus pertinente, cette opposition se retrouve, encore plus frappante, dans la taille des territoires communautaires médiévaux : paroisses minuscules (dans le Nord-ouest) ou petites au nord du cours terminal du Tage et de son affluent septentrional, le Zêzere, et vastes ou immenses territoires municipaux au sud de cette ligne.

15. Ribeiro, Orlando. *Portugal, o Mediterrâneo e o Atlântico. Esboço de relações geográficas*. Lisbonne : Sá da Costa, 1987 (1^e éd. 1945 et nombreuses rééditions après celle que nous utilisons).



diéval, l'unité politique se surimpose aux réalités locales et les intègre très lentement, mais sans jamais les oblitérer.

Il faut en conclure que la diversité, en matière d'environnement, est un atout plus qu'un handicap, tout au moins quand une volonté et une action (forcément collectives) sont assez fortes pour en faire une complémentarité ; en associant ces pays dans une unité globale, créant *ipso facto* une espèce de division du travail à grande échelle, se développent forcément des échanges de biens et de services créateurs d'unité — même si les productions agricoles et artisanales les plus massives sont largement représentées dans toutes les régions et même dans chaque terroir, et ne font donc pas l'objet d'échanges. Ainsi, certains produits et moyens de production ne peuvent être substitués ; le poisson de mer vient forcément du littoral, tandis que les pâturages d'été sont surtout en montagne : les tarifs de péages des chartes de franchises (dites *forais* en portugais) attestent que le poisson de mer est vendu partout, et la reconstitution des trajets de transhumance montre les liens entre les « pays », au moins depuis le XIII^e siècle¹⁶. On voit donc que la diversité paysagère n'est en rien « naturelle » mais reflète les différences de forme qu'ont revêtues les emprises humaines ; c'est une diversité surtout historique.

2. La province romaine de Lusitanie

Les Portugais, et en tout premier lieu leurs historiens, sont, comme partout, fascinés par leur passé romain, depuis la Renaissance : le Portugal a compté des humanistes parmi les plus grands, comme André de Resende. Fascination légitime, mais souvent au détriment des temps ayant suivi la domination romaine : même les plus impressionnants châteaux médiévaux n'équivalent pas, en monumentalité, les ensembles de Conimbriga ou de Mirobriga, et les villages médiévaux, malgré leurs églises et leurs enceintes, sont nettement plus rustiques que les *villae* romaines, avec leurs mosaïques et leurs thermes¹⁷ ; en outre, plusieurs siècles de paix romaine, l'intégration économique et culturelle dans un empire à l'échelle de la Méditerranée — quand les chevaux de Lusitanie étaient renommés dans tout le monde romain —, images d'un paradis perdu, contrastent avec les siècles de guerre contre al-Andalus et avec la relégation progressive de l'Ibérie septentrionale hors de la Méditerranée¹⁸.

C'est la domination politique et culturelle romaine qui a légué à la culture médiévale portugaise ses éléments pré-médiévaux les plus importants : le portugais est une langue latine, la viticulture et de nombreuses pratiques agricoles sont implantées par les Romains, et la polarisation globale du territoire (plusieurs villes majeures, qui sont des colonies romaines, ainsi que les grands axes routiers) est issue de la colonisation romaine. Toutefois, ces éléments forts ne sont pas spécifiques, puisque Rome les a apportés tout autour de la Méditerranée, et donc dans toute la Péninsule

16. Une synthèse récente, fondée sur les travaux portugais, dans Boissellier, Stéphane. « Les recherches sur les déplacements de bétail au Portugal au Moyen Âge, bilan des travaux et éléments de réflexion », *Transhumance et estivage en Occident des origines aux enjeux actuels. Actes des XXVI^e journées internationales d'histoire de l'abbaye de Flaran*, 9, 10, 11 septembre 2004, Pierre-Yves Laffont, éd. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 2006 : 163-182.

17. Voir les diverses contributions de : Gorges, Jean-Gérard ; Salinas de Frias, Manuel, eds. *Les campagnes de Lusitanie romaine. Occupation du sol et habitats. Table ronde internationale (Salamanque, 29 et 30 janvier 1993)*. Salamanque-Madrid : Ediciones de la Universidad de Salamanca-Casa de Velázquez, 1994.

18. On peut toutefois regretter que, jusqu'à l'époque romantique, l'Antiquité ait relégué le passé médiéval (y compris andalou) comme un temps barbare indigne d'intérêt, et que, jusqu'à une époque très récente, les fouilles archéologiques aient passé à la pelleuse les vestiges médiévaux pour atteindre les niveaux antiques, sur les sites occupés en continuité ou réoccupés.

ibérique (sauf les zones basque et peut-être cantabrique) : ce ne sont pas des éléments d'identité régionale. D'ailleurs, quant à l'organisation spatiale, un territoire est un cadre en même temps qu'un « contenu », et les choses sont moins claires de ce point de vue. Il est vrai que le territoire du Portugal, tel qu'il est à peu près achevé vers 1250, par sa forme et son étendue, reproduit assez nettement, quoique pas exactement, un ensemble de trois circonscriptions (judiciaires) romaines, les *conventus*, ayant respectivement leur capitale à Bracara Augusta (Braga), Scallabis (future Santarém) et Pax Julia (Beja); et même la vieille limite du Tage (limite « interne » à la province antique de Lusitanie), entre *conventus pacensis* et *conventus scallabitanus*, reproduite aux V-VI^e siècles par la frontière entre les royaumes (barbares) suève et wisigoth, sera réactivée au XII^e siècle (comme frontière assez durable contre les Maures) par la jeune monarchie portugaise et servira durablement de limite interne au royaume entre les entités provinciales médiévales d'entre Douro et Tage et d'« au-delà du Tage » (Alentejo).¹⁹

Mais ces *conventus*, sous la domination romaine, ne sont que des subdivisions d'ensembles plus vastes et probablement antérieurs, les provinces ; or, celles-ci ne se retrouvent pas aisément en passant de l'Antiquité au Portugal médiéval. En effet, la Lusitanie était une province nettement continentale, avec sa capitale à Mérida ; or, le territoire portugais, dans son étendue des années 1120 (à sa naissance politique), associe la moitié sud de la province de Galice (capitale Braga) et une petite partie (septentrionale) du littoral de la Lusitanie, et il démembré donc complètement ces circonscriptions romaines. En revanche, dans son élargissement des XI-XIII^e siècles vers le sud, le Portugal reconstitue assez exactement la partie littorale de la Lusitanie (sous forme de ses deux *conventus*, de Beja et de Scallabis), et il redonne son rôle à la frontière provinciale antique (entre la Lusitanie et la Bétique) sur le cours terminal du Guadiana — la seule limite romaine qui subsiste telle quelle²⁰. Par ailleurs, la nouvelle unité portugaise vient à bout du Douro, qui a constitué une frontière antique durable (résistant à tous les redécoupages provinciaux sous l'Empire) entre les provinces romaines de Galice et Lusitanie mais qui ne subsiste que comme limite interne au nouveau pays ; le rôle de la ville de Braga sera essentiel dans ce processus.

C'est donc à l'échelle intermédiaire (celle des *conventus*) que la continuité spatiale est la plus nette et non pas à l'échelle des circonscriptions supérieures ; encore faut-il noter que, dans le détail, le territoire portugais repousse nettement vers l'ouest les limites du *conventus scallabitanus*, outre d'autres modifications mineures — mais qui, en fait, ne sont pas un détail, car un redécoupage, même à faible distance, montre qu'une nouvelle logique est à l'œuvre, surtout quand il a lieu à plusieurs siècles d'écart. Enfin, comme on le voit en étudiant la pénétration du christianisme, dans le « contenu » de détail de ces vastes circonscriptions, les siècles postérieurs à la fin de la romanité vont fortement modifier la polarité au sein de l'espace gallaico-lusitanien. Sous Rome, l'organisation la plus forte (un maillage systématique par des circonscriptions locales, les *civitates* ou

19. Les historiens de l'Antiquité doutent actuellement que le cours du Tage ait servi de limite entre *conventus* : Alarcão, Jorge de, dir. *Portugal das origens à romanização* (Serrão, Joel ; Marques, António Henrique de Oliveira, dirs. *Nova História de Portugal*, I). Lisbonne : Editorial Presença, 1990 : 384, 385 (carte).

20. Certains historiens suggèrent même que les expéditions menées, durant le haut Moyen Âge, par les rois asturo-léonais vers Mérida visaient à reconstituer la Lusitanie antique. Cette interprétation géostratégique d'événements militaires souvent fortuits (au moins quand ils ne se répètent pas très durablement) est dangereuse, reproduisant les errements de la « géographie historique » du début du XX^e siècle. Dans certains cas, elle est impossible ; ainsi, les expansions entreprises dès l'indépendance du royaume par les souverains portugais vers l'est, aux dépens du territoire « matriciel » léonais (au nord du Douro), notamment en direction de Zamora, n'ont guère de sens par rapport à la Gallaecia romaine ni même en relation avec le royaume suève.



« cités »²¹) se trouve au sud du Douro et plus encore du Tage : le *conventus baracarensis* n'est même pas découpé en cités, le *conventus scallabitanus* a une capitale complètement excentrée (très méridionale), et ces deux circonscriptions sont séparées par un *no man's land* que constitue la chaîne montagneuse centrale (elle aussi dépourvue de cités) ; ce sera le mérite du haut Moyen Âge suève et wisigoth de structurer plus fortement la partie nord et de faire du Portugal central, entre Douro et Tage, le cœur d'une unité, qui finira, aux XIII-XIV^e siècles, par associer à égalité les régions extrêmes, celle au nord du Douro et celle au sud du Tage.

Le principal élément expliquant une continuité de la forme globale des circonscriptions sur quelque 800 ans, c'est que les territoires antiques civils (non seulement les *conventus* mais aussi et surtout les *civitates*) ont été le cadre de la christianisation et se sont donc transformés en diocèses entre le III^e et le VII^e siècle ; certes, dans la zone méridionale du pays, durablement islamisée à partir du Xe siècle, les diocèses finissent par disparaître, mais les conquérants chrétiens cherchent à les « restaurer » — c'est le mot employé dans les chartes médiévales — dans leur forme primitive pour mieux nier l'Islam et affirmer, par l'idée de continuité, la légitimité de la Reconquête. D'ailleurs, cette continuité diocésaine constituera la principale source de conflits internationaux du Portugal ; encore aux XI-XIII^e siècles, le regroupement des diocèses en provinces ecclésiastiques (ou archevêchés), reflétant des logiques provinciales romaines obsolètes, ne cadre plus avec la nouvelle division en nations différenciées et rivales depuis le VIII^e siècle (et en fait dès les invasions germaniques). En outre, les circonscriptions romaines, qui étaient issues d'une conquête militaire et servaient à étayer une colonisation, étaient découpées en fonction de centres urbains ; dans la partie de l'Occident ibérique devenue musulmane après 711, la civilisation arabe a permis le maintien de ces capitales locales (Coimbra, Lisbonne, Santarém, Évora, Beja, Ossonoba/Faro), à l'exception d'Idanha, et, dans le nord resté ou redevenu rapidement chrétien, le déclin urbain du haut Moyen Âge n'a pas totalement remis en cause la centralité des principales capitales antiques ou suévo-wisigothiques (Braga, Chaves, Lamego, Viseu) ; une bonne partie de l'armature urbaine du Portugal est donc d'origine très ancienne, ce qui assure une certaine stabilité dans la polarisation administrative du peuplement et des activités.

Mais si l'on cherche à associer les quelques éléments de continuité (ou plutôt de « re-constitution ») spatiale avec une continuité identitaire *culturelle*, les difficultés s'amoncellent ; en effet, aucun critère culturel important ne permet d'identifier fortement les *conventus* occidentaux au sein de la Lusitanie antique. Pour ce qui est du degré de romanisation, le Tage marque une césure entre la précocité méridionale de l'implantation d'un réseau de *villae* et la persistance septentrionale de la vie indigène — qui rapproche le nord de la Lusitanie de la Galice — ; par la suite, de nombreux phénomènes, comme la distribution géographique des clans et des grandes familles, débordent la province ou s'y développent uniformément, sans que les terres du futur Portugal ne se dégagent nettement²².

3. Le royaume suève et l'unification wisigothique

A partir des IV-V^e siècles, l'unité romaine est démembrée en Occident par les peuples germaniques (dans la Péninsule ibérique, les Vandales, les Suèves et les Wisigoths), longtemps qualifiés

21. Une vingtaine de cités dans le *conventus scallabitanus* et une douzaine dans le *pacensis*.

22. Sur ce point voir Aguilar Sáenz, Antonio ; Guichard, Pascal ; Lefebvre, Sabine. « La ciudad antigua de Lacimurga y su entorno rural », *Les campagnes de Lusitanie romaine...* : 109-130.

de barbares. Sur le plan culturel, leur apport est contrasté : les langues germaniques n'ont laissé qu'une quarantaine de vocables dans le lexique portugais — quoique l'adoption de noms propres germaniques (de lieux et surtout de personnes) ait été massive, jusqu'à son recul devant les noms de saints à partir du XII^e siècle —, et le legs technique des Barbares semble des plus minces (sauf la métallurgie) ; en revanche, les pratiques politiques des dirigeants ont été fortement affectées, jusqu'aux XII-XIII^e siècles inclus, par les coutumes germaniques. Du point de vue territorial, ces peuples fondent des royaumes à base largement ethnique, respectant donc assez peu les circonscriptions antiques (sauf les plus petites, les *civitates*, et éventuellement les *conventus*, qui forment la trame de ces royaumes) ; malgré la faiblesse numérique des envahisseurs et leur désir de préserver la civilisation romaine, ces nouvelles cellules territoriales *sui generis* ont fatalement une identité plus marquée que les provinces romaines (conçues pour relayer uniformément les impulsions de Rome), quand bien même elles leur correspondraient territorialement. Pourtant, les unités politiques qui se constituent à l'ouest de l'*Hispania* ne préfigurent pas nettement le territoire du Portugal ; mais l'une d'entre elles, l'éphémère royaume suève (411-585), est considérée comme le premier cas d'une conscience identitaire « occidentale ibérique ».

Bien sûr, personne ne peut avancer une parenté morphologique entre le royaume suève et le Portugal du XIII^e siècle ; même en se restreignant au « berceau » du Portugal (la région entre Minho et Douro, avant l'an mille) et au cœur de la principauté suève (qui est la zone de peuplement germanique, entre Braga et Porto), on peut difficilement entrer dans une réflexion territoriale — et le problème a été posé surtout (et à juste titre) en termes identitaires. Il faut donc aller au-delà de la comparaison des formes globales et s'attarder plutôt sur certains mécanismes spatiaux.

Il serait facile de voir le royaume suève, petit et enclavé, comme une région irrédente par rapport à l'hégémonie wisigothique (royaume qui occupe tout le reste de la Péninsule ibérique)²³, comme le sera le Portugal par rapport à l'Espagne unifiée à partir du XVI^e siècle. Sauf son bref éclairage par la chronique de Hydace, évêque de Chaves²⁴, son histoire est fort mal connue. Mais, par le seul fait de sa taille, ce petit royaume est peut-être mieux structuré que son immense voisin, au moins dans l'administration religieuse, puisque l'on conserve une liste de paroisses de cette époque (le célèbre *Parochiale suevicum*, document unique en Occident), attestant la densité des circonscriptions locales dans les diocèses de Braga et Porto (respectivement 30 et 25 « paroisses »). Cette vigueur est due en partie à l'activité évangélisatrice de St Martin de Dume/Braga, « l'apôtre des Suèves » (évêque vers 550-579), dont la renommée s'étend à toute la Péninsule. Pendant une génération, le royaume suève se singularise aussi (par rapport à son puissant et menaçant voisin wisigoth) par une monarchie ralliée au catholicisme (en 559, après une tentative avortée dès 448), alors que les rois wisigoths n'abandonneront définitivement l'arianisme qu'en 589²⁵ : peut-on dire pour autant qu'il ait existé un nationalisme suève en-dehors de la Cour royale ?

Du point de vue territorial (probablement plus durable que l'identité socio-politique), le petit royaume suève est plus « antique » que médiéval, puisqu'il correspond à la totalité de la pro-

23. Tout, à l'exception d'une mince frange littorale occupée dans les années 530-50 par les armées byzantines de l'empereur Justinien, désireux de reprendre aux souverains germaniques la partie occidentale de l'Empire romain.

24. Hydace, *Chronique*, éd. et trad. Alain Tranoy. Paris : éditions du Cerf, 1974.

25. Rappelons que les peuples germaniques avaient été convertis au christianisme dans sa version arienne (condamnée comme hérésie au concile oecuménique de Nicée, en 325) et dominaient donc des populations latines presque totalement catholiques, ce qui posait aux souverains de graves problèmes de légitimité — problème qu'avaient su éviter Clovis et les Francs en passant directement du paganisme au catholicisme.



vince romaine de *Gallaecia* (donc largement tourné vers le golfe de Gascogne), toutefois accrue du *conventus scallabitanus*, arraché à la province de Lusitanie — et c'est par ce dernier trait qu'il est « médiéval ». Comme on l'a mentionné, le rôle de Braga, devenu siège d'archevêché dès 448 (aux dépens d'Astorga)²⁶, est alors essentiel pour « vaincre » définitivement la limite antique entre Galice et Lusitanie — quoique ce sera une source de problèmes puisque la province ecclésiastique de Braga déborde du futur Portugal. En revanche, en tant que capitale provinciale antique de la Galice, Braga n'a pas vocation à dominer une circonscription de la Lusitanie ; son poids dans l'unité du royaume suève montre que les villes pèsent désormais plus par leur centralité religieuse que par leurs fonctions strictement civiles.

Mais, pour comprendre la conformation territoriale du royaume suève, il faut prendre en compte aussi le peuplement germanique ; or, les Suèves se sont installés principalement dans la région entre Minho et Douro, et surtout vers le littoral, entre Braga et Porto, c'est-à-dire à l'extrême sud de la *Gallaecia* : à partir de ce noyau dur, il est logique que leur domination politique s'étende vers le nord et le sud sans trop respecter l'organigramme administratif antique. Même si la stabilisation de ce territoire dépend largement de péripéties militaires et politiques où entre une part d'arbitraire et de hasard, il existe désormais une unité galaïco-lusitanienne, notamment dans le domaine culturel : quand, au cours du haut Moyen Âge, les langues vulgaires romanes émergent du latin vulgaire tardif, un peu partout dans l'Europe méridionale, rien ne distingue les parlers de la Galice de ceux du nord du (futur) Portugal.

De son côté, le territoire du royaume wisigothique, beaucoup plus vaste que le précédent, n'a rien à voir avec le futur Portugal, car, s'il en inclut la moitié sud (en fait le littoral de l'ancienne Lusitanie), il la noie dans un ensemble qui couvre toute la Péninsule et déborde même au nord des Pyrénées, et notre région reste fortement liée, comme sous Rome, à la continentale Mérida ; le lien de cet extrême sud-ouest ibérique avec le reste de l'ensemble wisigothique est d'autant plus fort que, au sud du Tage, les communications avec l'est sont plus aisées. Et c'est précisément ce mastodonte peu spécifique qui finit par absorber l'esquisse territoriale de Portugal qu'est le royaume suève. Du point de vue du futur Portugal (dans son étendue définitive d'après 1250), deux points sont à souligner :

- durant la phase de coexistence entre royaumes suève et wisigothique, l'établissement d'une frontière forte sur le Tage et entre les *conventus* de Scallabis et Mérida — alors qu'elles n'étaient que des limites internes à la Lusitanie dans l'Antiquité — ;
- après la réunification par les Wisigoths, un probable effacement de l'éventuelle identité régionale créée par le royaume suève²⁷, malgré le maintien de la Galice romano-suève comme 6^e province de l'*Hispania* réunifiée²⁸.

26. Ce transfert de 448, qui s'opère au sein même du royaume suève, n'a pas d'origine politique, mais s'explique probablement par le désir de la dynastie royale (qui tente alors de passer au catholicisme) de localiser une de ses capitales religieuses — l'autre est Lugo — dans la zone de plus fort peuplement suève.

27. De nombreux auteurs ont souligné que cet effacement identitaire est révélé par au moins un indice, l'invasion du droit wisigothique, attestée tardivement dans les chartes « portugaises » à partir du Xe siècle par d'innombrables mentions au code législatif wisigothique (*lex Gothorum* ou *liber iudicum*) ; mais on peut faire remarquer que, s'agissant de témoignages a posteriori après un hiatus documentaire de plusieurs siècles, ils révèlent surtout une continuité purement administrative, donc un mouvement impulsé par le haut, par une monarchie asturo-léonaise (qui s'est voulue héritière des Wisigoths) qui a étendu sa juridiction et son influence sur la zone de l'ancien royaume suève : rien n'atteste donc la continuité juridique in situ dans la région galicienne entre Minho et Douro ni donc l'imprégnation culturelle originelle de cette zone.

28. Ce problème, curieusement peu étudié, est abordé par Mattoso, José. « Les Wisigoths dans le Portugal médiéval : état actuel de la question », *L'Europe héritière de l'Espagne wisigothique. Colloque international du CNRS tenu à la Fondation*

Cet effacement est d'ailleurs voulu par la monarchie wisigothique : le III^e concile de Tolède, sanctionnant l'adoption du catholicisme aux dépens de l'arianisme, affirme que c'est le roi Reccared qui a converti les Suèves, et les chroniques « oublient » l'évangélisation réalisée par St Martin de Braga !²⁹ La phase d'unité suève n'a donc probablement pas créé une spécificité régionale durable sur le moment, mais elle constitue un précédent auquel on pourra se référer quand se développera un autonomisme portugais.

Si l'Eglise constitue le principal facteur de continuité de l'héritage territorial (et aussi culturel) romain, sa géographie administrative introduit quelques nouveautés à prendre en compte. S'il y a bien, comme on l'a vu, une continuité des principales villes antiques et, moins nettement, de leur territoire associé (la *civitas*)³⁰, le christianisme modifie leur hiérarchie fonctionnelle. Tout d'abord, les plus anciens sièges de diocèses — et l'on sait que l'ancienneté est une légitimation essentielle dans les usages ecclésiastiques³¹ — ne sont pas fondés dans les capitales administratives des *conventus* (sauf pour celles qui sont en même temps capitales de provinces, cas de Braga et Mérida) : dans le *conventus pacensis*, ce sont Ébora et Ossonoba qui abritent les premières communautés chrétiennes aux dépens de Pax Iulia (Beja), et Olisipo (Lisbonne) joue le même rôle par rapport à Scallabis au sein du *conventus scallabitanus*. Plus encore, c'est la multiplication des communautés chrétiennes dans les campagnes qui oblige, aux V-VII^e siècles, à multiplier les diocèses pour organiser ces masses, brisant de ce fait l'unité des *conventus*, surtout au nord du Tage (où le christianisme se développe plus tardivement qu'au sud mais engendre un réseau plus serré) ; apparaissent ainsi les sièges de Pax — qui, lui, met au moins en adéquation son ancienne centralité civile avec la religieuse — et surtout, au nord, Aeminium/Conimbriga (Coimbra), Egitania (Idanha), Lamecum, Viseum, Magnetum (Meinedo)/Porto, Dumium et même l'éphémère Aquae Flaviae (Chaves, illustrée surtout par son évêque Hydace, historien des débuts du royaume suève)³².

Il devient alors nécessaire de hiérarchiser ces sièges épiscopaux plus nombreux, et c'est naturellement le nouveau cadre, politique celui-ci, des royaumes (suève au nord du Tage, wisigothique au sud) qui fonde cette hiérarchie ; or, si les capitales provinciales antiques se sont logiquement muées en archevêchés (Braga assez tard, en 448, aux dépens d'Astorga), les royaumes barbares ne correspondent plus avec les provinces romaines : au sein du royaume suève, les villes sièges d'évêché d'entre Douro et Tage (Conimbriga, Lamecum, Viseum et Egitania) dépendent donc de l'archevêque de Braga — alors que, dans une logique « antique », elles devraient être sous la juridiction religieuse de Mérida — et cette anomalie persiste durant presque un siècle après la disparition du royaume suève, jusqu'en 660. On tient là un premier facteur de véritable continuité politique pour le futur Portugal, puisque les archevêques de Braga, après l'indépendance portugaise, revendique-

Singer-Polignac (Paris, 14-16 mai 1990), Jacques Fontaine, Christine Pellastrandi, eds. Madrid : Casa de Velázquez, 1992 : 325-339.

29. Deswarte, Thomas. *L'Espagne et la papauté : enjeux idéologiques et ecclésiologiques (586-1085)*. Bordeaux : Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3 (Mémoire inédit d'Habilitation), 2007 : 192-193.

30. D'ailleurs, les historiens, projetant les réalités récentes sur le passé romain, ont longtemps entretenu la certitude qu'un Etat aussi centralisé et administratif que l'Empire avait forcément, à l'image des Etats modernes qu'on croit être ses héritiers, couvert l'espace exhaustivement par des circonscriptions locales mitoyennes et emboîtées ; comme le montre l'histoire des paroisses médiévales, les médiévistes doutent à présent de ce bel agencement.

31. La moitié sud du futur Portugal constitue, avec l'est de la Bétique et la région de Tarragone, une des trois zones ibériques où se sont fondés les plus anciens évêchés.

32. La plupart de ces diocèses au nord du Tage sont créés à la fin du royaume suève, et leur fondation vise probablement à renforcer ce dernier contre la poussée wisigothique, surtout pour la zone « lusitanienne » (entre Douro et Tage) qui constitue la partie la plus fragile du royaume suève.



ront la situation de l'époque suève et légitimeront leurs prétentions par des documents datant de cette même époque. Cette expansion de la juridiction *bracarense* vers le sud compense les pertes vers le nord, car Braga s'est vu concurrencer — du point de vue de la province romaine de *Gallaecia* dont elle était la capitale — par un autre archévêché, Lugo, planté tel un missionnaire dans une région restée plus païenne ; et la limite entre ces deux provinces ecclésiastiques du haut Moyen Âge sera à peu près la frontière septentrionale du royaume portugais. Ainsi, pour un problème de juridiction religieuse, Braga, capitale politique d'un royaume suève tourné vers le nord, est désormais tournée vers le sud ; quand s'esquisse le Portugal, la vieille frontière du Douro entre Galice et Lusitanie a été remplacée par une limite plus septentrionale, sur les fleuves Minho et Lima.

Ce sera l'œuvre de la Reconquête de confirmer cette « méridionalisation » territoriale globale de l'Occident ibérique.

4. La partie occidentale d'al-Andalus, le Gharb, jusqu'au début du XII^e siècle : le chaînon manquant d'une Lusitanie ?³³

Même si, au moment de la naissance du royaume, le « berceau » du Portugal est depuis longtemps tourné vers le sud et tend à se distinguer toujours plus d'une Galice plus nettement septentrionale, l'intégration durable de toute la Péninsule ibérique méridionale (au sud du Mondego en ce qui concerne l'Ibérie occidentale) dans une unité politique et culturelle arabo-musulmane, al-Andalus, coupe assez nettement la région *portucalense* de ses liens avec le sud et la réduit à un isolat nettement « nordique » — pas dans l'absolu mais par sa position au sein du futur Portugal. Le problème qui résulte de cette situation est également géographique : une fois le royaume du Portugal achevé (comme une véritable unité fonctionnant globalement), il est plus fortement « algharbien » que galicien (par rapport à la *Gallaecia* antique). Mais, comme on l'a dit, la rupture territoriale « latitudinale » introduite par la formation d'al-Andalus a pu provoquer un légitimisme valorisant des circonscriptions antérieures à l'invasion arabe.

De façon significative — quant à la place reconnue pendant longtemps à l'apport original de la culture andalouse —, les historiens se sont assez peu interrogés sur une éventuelle transmission d'une construction territoriale spécifiquement andalouse au royaume portugais. Remarquant que le Portugal correspond à la province de Lusitanie (avec une frontière le long du Guadiana au sud de Badajoz et surtout de Mértola) surtout dans la partie qui est restée le plus longtemps andalouse, des historiens ont avancé, en passant un peu vite les siècles wisigo-suèves, une forte continuité des circonscriptions antiques (les *civitates* et *conventus*) dans la géographie administrative andalouse³⁴ ; le cas le mieux étudié (par un géographe, João Carlos Garcia), du point de vue spatial, est celui

33. Beaucoup d'informations fondant nos interprétations, dans cette partie, sont tirées de la synthèse de Picard, Christophe, *Le Portugal musulman (VIII^e – XIII^e siècle)*, L'Occident d'al-Andalus sous domination islamique, Paris : Maisonneuve et Larose, 2000 et, dans une moindre mesure, Boissellier, Stéphane, *Naissance d'une identité portugaise. La vie rurale entre Tage et Guadiana (Portugal) de l'Islam à la Reconquête (Xe – XIV^e siècles)*, Lisbonne : Imprensa Nacional - Casa da Moeda, 1998 : 46-50.

34. Pour al-Andalus en général, voir Chalmeta, Pedro, *Invasión e islamización. La sumisión de Hispania y la formación de al-Andalus*, Madrid : Editorial Mapfre, 1994 et diverses contributions de Vallvé, Joaquín, *La división territorial de la España musulmana*, Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1986. Pour le Portugal, cette idée est reprise en particulier par Mattoso, José ; Brito, Raquel Soeiro de ; Fábão, Carlos ; Macías, Santiago ; Torres, Cláudio, *Antes de Portugal* (José Mattoso, dir. *História de Portugal*, 1) Lisbonne : Estampa, 1997.

du *conventus* de Beja, que l'auteur de l'étude pense voir perpétué par la *kura* califale homonyme³⁵. Autrement dit, est-ce que, en progressant vers le sud, les gouverneurs de la province *portugalense* du royaume léonais puis, surtout, les rois portugais reconstituent un territoire ancien ?

Il ne semble pas qu'ils en aient l'intention. Si, comme on l'a suggéré, les expéditions galiciennes contre Mérida devenue andalouse, durant le haut Moyen Âge, peuvent obéir au désir de reconstituer la Lusitanie, la tentative d'Alphonse I du Portugal pour s'emparer de Badajoz, en 1169, pour laquelle certains historiens ont invoqué une « continuité lusitanienne », ne semble avoir que des objectifs stratégiques immédiats ou à moyen terme. Depuis le règne de Sancho I, des terres bien au-delà du cours terminal du Guadiana, telles que Aroche et Aracena, Huelva, ou même Séville, sont l'objet de la convoitise des rois portugais ; la définition de « couloirs de conquête », par des traités entre royaumes chrétiens, au cours du XIIe siècle, n'a jamais été très précise géographiquement et se réfère plus aux réalités andalouses qu'au souvenir des circonscriptions antérieures à l'invasion de 711. C'est par un retour en arrière des Portugais (lors du règlement de la « question de l'Algarve », qui constitue dans les années 1230 une *taifa* à cheval sur le Guadiana) et non pas en s'y conformant spontanément que la vieille frontière entre Lusitanie et Bétique est reconstituée.

Le principal problème à aborder est donc celui de la définition territoriale de l'Occident andalou. Vers le nord, il semble déterminé assez nettement, à partir des prises en main asturienne (entre Minho et Douro) et andalouse (entre Tage et Mondego) du milieu du IXe siècle, par la marche frontière d'entre Douro et Mondego ; mais cette « définition » est par défaut, car, sur le plan politique, une large part de la région entre Douro et Tage reste mal intégrée politiquement. Toutefois, si l'on considère que le caractère fondamental qui définit al-Andalus est sa civilisation (sa langue, sa religion, ses structures sociales et économiques) et non pas sa définition géographique ni son obédience politique, on peut définir le « Portugal » musulman comme la zone qui s'étend au sud du Mondego, là où la civilisation andalouse a imprégné la population en profondeur et continûment, pendant au moins deux ou trois siècles. Les choses sont encore moins nettes vers l'est, là où le « Portugal andalou » n'a de limites que potentielles, comme à l'époque wisigothique (et moins encore, puisque sans la continuité des *conventus pacensis* et *scallabitanus* romains) : la frontière actuelle a été créée dans cette zone par les chrétiens du nord dans leur reconquête, longtemps après la formation d'al-Andalus. Par son ouverture géographique, la partie méridionale du futur Portugal, surtout au sud du Tage, entretient des relations aisées, si ce n'est fortes, avec l'Etat andalou englobant ; sa principale spécificité, comme dans le passé, est donc de constituer la quasi-totalité de la façade atlantique d'un ensemble principalement méditerranéen³⁶. Ce qui est nouveau, c'est que, comme la Galice au sein de l'ensemble asturo-léonais, l'Occident andalou bénéficie d'une définition géographique globale, *al-gharb al-Andalus* (« l'Ouest d'al-Andalus ») — dont le nom se retrouvera, après la Reconquête, dans la seule province médiévale la plus méridionale du Portugal, l'Algarve.

La délimitation orientale de ce Gharb nous est donnée d'abord par des géographes du Xe siècle, qui l'envisagent comme la moitié occidentale de la Péninsule, celle dont les fleuves coulent vers

35. García, João Carlos. O espaço medieval da Reconquista no Sudoeste da Península Ibérica. Lisbonne : Centro de Estudos Geográficos, 1986.

36. Ce qui lui confère une dernière spécificité territoriale, mais cette fois à une très vaste échelle et du point de vue exclusivement musulman : l'ouest d'al-Andalus constitue, avec le Maroc, la limite extrême et indépassable de l'ensemble du monde arabo-musulman, donc une zone de confin (l'océan Atlantique, sous le nom de *bahr al-muħīt* ou « mer entourante », étant plus vu comme une barrière, une fin du monde, que comme une frontière ouverte).



l'Atlantique : on est loin du futur Portugal et de l'Hispanie romaine ! Les chroniqueurs et compilateurs andalous, entre le Xe et le XIIIe siècle, parlent d'un Gharb plus restreint et plus occidental, appelé parfois *al-gharb al-aqsa* (« l'Occident extrême »), mais qui est tout de même beaucoup plus « large » que le futur Portugal, incluant les territoires de villes comme Salamanque, Cáceres-Mérida-Badajoz, Niebla-Huelva et parfois Séville. Sans désigner une organisation administrative formelle, le Gharb des chroniques a plus de réalité que celui des géographes et des anthologistes³⁷, surtout quand la différenciation croissante des royaumes chrétiens septentrionaux oblige l'émirat andalou à organiser une défense militaire différenciée, sous forme de trois « marches » (*thaghr/s*), orientale, centrale et occidentale : la marche occidentale, dite aussi « inférieure » (*al-thaghr al-adna*, car plus méridionale que les deux autres), correspond largement à la frontière sud du royaume de León, et, par extension, les régions andalouses au sud de cette marche voient leur « occidentalité » mieux définie. La durable indéfinition politique de la région entre Minho et Tage explique aussi que le Gharb se singularise au sein d'al-Andalus par un territoire plus méridional que les autres régions : quand la « marche inférieure » se voit dotée d'une capitale en 929 ou 939, celle-ci se situe en plein cœur du califat, à Badajoz, beaucoup plus au sud que les autres chefs-lieux militaires, Tolède-Medinaceli et Saragosse. Paradoxalement, donc, c'est une action extérieure qui définit territorialement l'Occident andalou.

Connaissant la fin de l'histoire, il est un peu téléologique d'entrevoir une identité régionale dans certains événements politiques³⁸, en particulier dans les révoltes contre le centralisme cordouan, sous l'émirat (756-929) puis le califat (929-1031) : dans toute la Péninsule, elles sont à peu près proportionnelles à l'éloignement par rapport à Cordoue et à la vigueur des élites locales, et leur intensité particulière dans le Gharb, durant la grande *fitna* de la fin de l'émirat, n'exprime qu'une marginalité géographique particulièrement prononcée³⁹. Mieux vaut insister sur des éléments structurels, comme la faiblesse du réseau urbain occidental andalou : hormis Séville, que l'on peut difficilement inclure dans le Gharb, seule Badajoz (qui n'est fondée que vers 890⁴⁰) peut rivaliser, au Xe siècle, avec Tolède, Cordoue, Grenade, Almería, Saragosse, Valence ou Murcie⁴¹. Plus discutable — car reposant sur des données fragiles — est la thèse d'une faiblesse

37. Les chroniqueurs andalous, qui sont toujours au service du pouvoir central, se fondent en effet sur des documents administratifs, en particulier les actes de nomination des gouverneurs locaux. Quant aux compilateurs de dictionnaires biographiques et d'anthologies littéraires, on en est encore à se demander quelle est leur logique topographique : ainsi, au XIIIe siècle, l'andalou Ibn Sa'id, dans son anthologie des poètes, classe ceux d'al-Andalus dans un Gharb qui comprend six « royaumes » (Cordoue, Séville, Badajoz, Silves, Beja et Lisbonne) (Viguera, María Jesús, « El 'reino' de Badajoz en el Mugrib de Ibn Sa'id », *Bataliús II* ... : 225-248) : en prenant peut-être comme unités territoriales les taifas du XIe siècle, il cherche surtout à établir trois parties d'al-Andalus (est, centre et ouest) équilibrées en superficie.

38. Cette démarche a été adoptée par presque tous les historiens du Portugal, y compris par l'auteur de ces lignes (Boisselier, Stéphane, *Naissance d'une identité portugaise...*).

39. Ce sont des révoltes simultanées mais qui restent purement locales (sauf la création de l'éphémère principauté d'Ibn Marwan dans la zone de Badajoz-Mérida en 875-923) et ne confèrent aucune spécificité politique globale à la région dans laquelle elles se produisent : c'est donc une démarche méthodologique inadéquate, en partant de l'existence postérieure de ces régions, qui nous fait postuler leur signification identitaire régionale.

40. Badajoz joue ici le même rôle polarisateur que la ville, également « nouvelle », de Porto au nord : on peut noter que leur fondation est à peu près contemporaine (868 pour Porto). Voir, sur Badajoz : Picard, Christophe, « La fondation de Badajoz par Abd al-Rahman Ibn Yunus al-Jilliki (fin IXe siècle) », *Revue des études islamiques*, 49 / 2 (1981) : 215-229, et les divers articles relatifs aux origines de la ville dans les deux volumes collectifs : Díaz Esteban Fernando, éd. *Bataliús. El reino taifa de Badajoz. Estudios*. Madrid : Letrúmero, 1999.

41. Si l'on accepte que l'activité littéraire est un critère de la vigueur urbaine, on peut noter (Viguera, María Jesús, « El 'reino' de Badajoz »... : 229) que les territoires du Gharb « portugais » au sud du Tage se situent en queue de liste dans le classement par nombre de pages de l'anthologie des poètes andalous d'Ibn Sa'id (qui, écrivant au XIIIe siècle, nous

de l'immigration arabo-syrienne et berbère en-dehors des principales villes méridionales (Beja, Évora, Osseonoba, Silves, Santarém, peut-être Lisbonne), qui conférerait au Gharb un caractère plus « indigène » et donc un substrat culturel pré-islamique plus fort⁴² ; cette conception se fonde largement sur le fait (incontestable, lui) que l'actuel territoire portugais au nord du Tage n'a jamais été fortement intégré (politiquement) dans l'Etat andalou et a constitué au mieux une sorte de protectorat. De toute façon, le problème est mal posé en ces termes, car, si le facteur ethnique intervient fortement dans les luttes politiques des premiers siècles andalous, il semble secondaire dans les processus d'acculturation : si la haute culture arabo-musulmane se manifeste peu dans l'ouest (précisément à cause de l'absence de grandes villes), la conversion à l'islam et l'arabisation linguistique n'y semblent pas inférieurs, la culture des « résistants » mozarabes s'y distingue plutôt par son atonie, et le Gharb méridional est au contraire en pointe, au XII^e siècle, dans la diffusion du mysticisme musulman (soufisme). En-dehors des éléments qui précèdent, il n'est pas sûr que l'Occident andalou manifeste de fortes spécificités jusqu'à la fin du califat.

C'est seulement quand l'unité andalouse explose (en 1009-31), en une série d'Etats régionaux articulés par les principales villes, les *taifas*⁴³, qu'est inaugurée une histoire autonome (mais non pas unitaire) du Gharb, et que l'on peut poser plus sagement le problème identitaire, là encore dans sa dimension territoriale⁴⁴. Il y a sept ou huit principautés dans le Gharb, dont la plupart, dans l'extrême Sud, sont minuscules ; ce pullulement, exceptionnel au sein d'al-Andalus, loin d'être un signe de vigueur, marque plutôt la faiblesse des villes occidentales les plus méridionales, dont aucune n'est capable de structurer un système politique au-delà d'un périmètre restreint. Ce foisonnement contraste avec la principauté septentrionale de Badajoz, immense, elle, qui est particulièrement intéressante en ce qu'elle nous révèle probablement ce qu'était l'énigmatique « marche inférieure »⁴⁵ ; sa taille induit que la faiblesse des villes est encore plus grande au centre du futur Portugal, puisqu'aucune n'est capable de s'imposer localement contre la lointaine capitale Badajoz. La géographie des *taifas* méridionales primitives — qui seront rapidement annexées au royaume sévillan — nous révèle, plutôt que des circonscriptions existantes, la nouvelle polarisation induite par les évolutions du réseau urbain : émergence de Badajoz, Mértola, Huelva/Saltès et Silves, déclin de Beja, peut-être atonie de Lisbonne, Santarém et Alcácer (al-Qasr Abu Danis, l'antique Salacia). Sauf pour la *taifa* de Badajoz, dont les structures spécifiques (de marche militaire) se doublent d'un fort peuplement berbère, on peut avancer, contre un courant historiographique encore très présent, que les facteurs de formation des principautés méridionales sont assez peu ethniques mais plutôt socio-économiques et politiques, au moins dans le Gharb : ce sont de grandes familles

offre une rétrospective de toute l'activité littéraire andalouse depuis les origines) : Silves 21, Badajoz 19, Lisbonne 11 et Beja 6 (11e, 12e, 13e et 14e places sur 17), contre 200 pour la région de Cordoue, 125 Valence et 121 Séville !

42. Thèse soutenue encore récemment par Adel Sidarus : Sidarus, Adel. « Novas perspectivas sobre o Gharb al-Andalus no tempo de D. Afonso Henriques », D. Afonso Henriques e a sua época, 2^o Congresso histórico de Guimarães. Actas do congresso, 2. A política portuguesa e as suas relações exteriores. Guimarães : Câmara municipal de Guimarães-Universidade do Minho, 1997 : 249-268.

43. Les chroniques arabes parlent plutôt de royaumes, vizirats ou émirats : l'appellation *taifa* vient de l'expression désignant péjorativement ces roitelets comme *malik al-tawa'if* (« roi de parti »).

44. Toutefois, le caractère réellement territorial de ces entités a été mis en doute, et les historiens y voient plus des réseaux de fidélités et de dépendances qu'une structure matérialisée par des frontières. Naturellement, chaque réseau a une certaine extension, qui constitue ses limites et qui obéit à des règles : il se densifie et permet un véritable exercice administratif du pouvoir en se rapprochant des villes.

45. C'est l'hypothèse la plus intéressante de l'article de Valdés Fernández, Fernando « Consideraciones sobre la marca inferior de al-Andalus », *Castrum 4. Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen-Age. Actes du colloque d'Erice-Trapani (Italie) tenu du 18 au 25 septembre 1988*, Jean-Michel Poisson, éd. Rome-Madrid : École française de Rome / Casa de Velázquez, 1992 : 85-98.



d'implantation locale ancienne (arabes, sauf à Ossoño — devenue Shantmariyya al-Gharb — où c'est une famille indigène convertie qui domine) qui prennent le pouvoir, appuyées sur leur richesse, leur réseau clientélique et sur l'exercice de hautes charges dans l'administration califale.

La division andalouse du XI^e siècle n'aura pas d'échos dans la formation du royaume portugais, pas plus que n'en aura la bipartition de son nord chrétien entre les provinces de Porto et de Coimbra ; certes, l'identité politique est probablement plus forte dans le cadre des *taifas* que dans des circonscriptions administratives au sein d'une unité politique, mais le souvenir des légitimités politiques s'efface vite — d'autant plus vite, dans ce cas, que les derniers émirs locaux se sont discrédités par leur impuissance face aux chrétiens. Même après 1050-60, quand les principautés les plus méridionales sont fondues dans un vaste royaume sévillan, la bipartition du Gharb entre les *taifas* de Badajoz au nord et Séville au sud, de part et d'autre d'une ligne purement artificielle traversant le bas Alentejo, ne laissera aucune trace repérable dans la géographie ou la culture portugaise — peut-être parce que les descendants directs de ceux qui ont connu cette situation sont des vaincus, qui pèsent peu dans la formation des identités locales postérieures au changement de domination politique⁴⁶.

Conclusions

Le culte de la « longue durée » ne doit pas nous entraîner à l'anachronisme, surtout quand on raisonne à un certain niveau de généralité et quand on utilise une démarche régressive; même quand elles intègrent les éléments les plus durables, tels que ceux liés à l'environnement, les combinaisons complexes de facteurs sont éminemment évolutives. La répétition d'unités politiques dans un espace grossièrement identique doit donc être considérée avec prudence. On ne peut restreindre abusivement l'analyse aux mécanismes politico-administratifs et au volontarisme spatial mis en oeuvre par les autorités suprêmes (localisées à Rome, puis Braga et Tolède, puis Oviedo et enfin León); la territorialité d'un espace tel que celui du Portugal post-Reconquête ne peut rester la même tout au long d'un millénaire. La persistance, voire la continuité, du tracé (concrètement de limites) d'une entité spatiale gouvernementale, en admettant qu'il y ait une volonté politique de « restauration », peut être en décalage complet avec le « contenu » du territoire ainsi voulu; or, c'est ce contenu qui est le véritable moteur de la territorialisation, même à grande échelle.

L'uniformité culturelle (par le pouvoir de séduction du modèle romain dans les élites indigènes) et la forte intégration économique, dans l'Hispanie romaine et peut-être même sous le califat andalou, font des pôles urbains les relais d'un mouvement d'ensemble et des provinces et *conventus* (ou *kura/s*) un cadre conventionnel, purement administratif, sans identité très marquée ; à partir de l'époque suève, les processus identitaires, à l'échelle locale ou supra-locale des diocèses puis des communautés d'habitants, font des circonscriptions supérieures⁴⁷ un agrégat de solidarités au sein des élites et un réseau de pactes avec les dirigeants suprêmes. Quand bien même il y aurait continuité de l'administration supérieure (notamment la localisation des organes moteurs dans les

46. Sans parler des populations du nord de la taifa de Badajoz, qui sont annexées par la poussée chrétienne de la seconde moitié du XI^e siècle (donc dans la phase « pré-portugaise » de la Reconquête occidentale), les indigènes âgés de la région de Leiria ou de Lisbonne et Santarém, dans les années 1130-40 peuvent parfaitement se souvenir de l'époque finale des *taifas* (dans les années 1090), alors même que le Portugal est né et annexe ces régions.

47. En l'occurrence le royaume suève et la province lusitanienne du royaume wisigothique, puis la provincia portugalensis du royaume asturo-léonais et les grandes *taifas* occidentales succédant au califat.

principales métropoles), cette logique réticulaire modifie les mécanismes spatiaux⁴⁸. Par ailleurs, le Portugal du XIII^e siècle, comme presque tous les autres royaumes ibériques, est issu de la fusion entre un « berceau » septentrional et sa zone d'expansion en al-Andalus : la probabilité est mince pour que, dans deux zones culturelles très différentes, les traditions administratives se conjuguent pour reconstituer, par continuité ou restauration, un cadre brisé.

Pour poser le problème en termes classiques — d'ailleurs peu adéquats, comme l'a montré P. Geary⁴⁹ — et pour élargir le propos au-delà de sa dimension territoriale, la Nation a-t-elle précédé l'Etat au Portugal ? La grande synthèse de J. Mattoso, en montrant l'importance, au XI^e siècle, de la « nouvelle noblesse » (féodale) des *infanções* dans l'émergence d'un pouvoir princier régional, a suggéré, d'une part que c'est la société qui précède l'Etat (mais une « société » restreinte aux détenteurs du pouvoir local), d'autre part qu'il faut chercher les racines du Portugal dans un temps assez court. L'unité politique portugaise a donc connu des *précédents* ; des précédents, mais sans filiation directe entre ces situations d'unité, car le contexte est très différent à chaque époque : sous forme de province romaine ou de royaume barbare, on observe une certaine entité territoriale et administrative qui se reproduit plusieurs fois, sans se superposer toujours exactement et sans jamais concerner la totalité du territoire portugais médiéval. Mais la personnalité culturelle et sociale de la région n'est alors pas encore aussi nette qu'elle le sera après l'indépendance ; or, c'est seulement cette personnalité qui permettrait de parler de continuité identitaire ; de fait, il n'y a pas — et c'est là un point essentiel⁵⁰ — de véritable transmission continue d'un pouvoir politique spécifique depuis l'Antiquité.

48. En se focalisant sur des coïncidences de localisations et de limites : Garcia, João Carlos, *O espaço medieval da Reconquista...* : 24, considère que les mécanismes sociaux (fondamentalement la polarisation économique et administrative des villes) les mettant en œuvre se perpétuent depuis l'Antiquité jusqu'à la Reconquête.

49. Geary Patrick J., *Quand les nations refont l'histoire, L'invention des origines médiévales de l'Europe*. Paris : Aubier, 2004.

50. Rappelons que, dans les sociétés anciennes, où l'information circule mal dans la masse de la population (i.e. il n'existe pas de « culture de masse »), le sentiment d'appartenance existe surtout au niveau local, où il se fonde sur l'interconnaissance. Par-delà les identités objectives (communauté d'environnement, de langue et de mode vie), une population répartie sur plusieurs milliers (ou dizaines de milliers) de km² et fragmentée par l'esprit de clocher ne peut pas manifester un sentiment identitaire s'il n'existe pas un objet commun pour cristalliser ce sentiment, c'est-à-dire un pouvoir politique (si possible sacré) capable de réaliser l'intégration sociale.

